

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

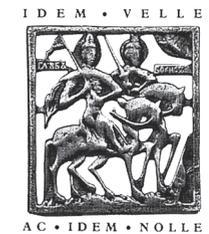
*England's Dreaming – Les Sex Pistols et le punk*  
*The England's Dreaming Tapes*  
*Machine Soul*

JON SAVAGE

*Le reste n'était qu'obscurité*

L'HISTOIRE ORALE DE JOY DIVISION

Traduit de l'anglais par  
JULIEN BESSE



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2020

TITRE ORIGINAL

*This Searing Light, the Sun and Everything Else*

*À Tony Wilson, qui a changé ma vie.*

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 2019, aux éditions Faber & Faber à Londres.  
© Jon Savage, 2019.  
© Éditions Allia, Paris, 2020, pour la traduction française.

DRAMATIS PERSONÆ

Par ordre d'apparition, tels qu'ils étaient à l'époque :

BERNARD SUMNER : Joy Division  
PETER HOOK : Joy Division  
STEPHEN MORRIS : Joy Division  
DEBORAH CURTIS : épouse de Ian Curtis; témoin  
TONY WILSON : présentateur, Granada Television; cofondateur de Factory Records  
C. P. LEE : Alberto y Lost Trios Paranoias  
PETER SAVILLE : cofondateur et directeur artistique de Factory Records  
PAUL MORLEY : chroniqueur, *New Musical Express*  
LIZ NAYLOR : chroniqueuse, *No City Fun*  
TERRY MASON : manager de tournée de Joy Division  
IAN CURTIS : Joy Division  
MARK REEDER : Factory Deutschland  
MICHAEL BUTTERWORTH : libraire  
MARTIN HANNETT : producteur, Factory Records  
PETE SHELLEY : Buzzcocks  
IAIN GRAY : témoin  
ALAN HEMPSALL : Crispy Ambulance  
RICHARD BOON : manager des Buzzcocks  
KEVIN CUMMINS : photographe  
JEREMY KERR : A Certain Ratio  
BOB DICKINSON : chroniqueur, *New Manchester Review*  
RICHARD SEARLING : Grapevine Records, DJ au Wigan Casino  
ROB GRETTON : manager de Joy Division; cofondateur de Factory Records  
LESLEY GILBERT : compagne de Rob Gretton; témoin  
RICHARD KIRK : Cabaret Voltaire  
MALCOLM WHITEHEAD : réalisateur, *Here Are The Young Men*  
JON WOZENCROFT : témoin  
LINDSAY READE : épouse de Tony Wilson; témoin

JILL FURMANOVSKY : photographe  
DAVE SIMPSON : témoin  
MARY HARRON : chroniqueuse, *Melody Maker*  
ANNIK HONORÉ : témoin  
GILLIAN GILBERT : compagne de Stephen Morris; témoin  
DANIEL MEADOWS : photographe  
DYLAN JONES : témoin  
ANTON CORBIJN : photographe

## INTRODUCTION

BERNARD SUMNER : On s’attendait à ce que cette musique tombe du ciel, mais aucun d’entre nous n’a jamais fait ça pour l’argent. Tout ce qu’on voulait, c’était créer quelque chose de beau à écouter, qui nous remue les tripes. On ne pensait pas à faire carrière ou quoi que ce soit de ce genre. On n’a jamais rien planifié.

PETER HOOK : Ian était le moteur. On l’avait surnommé le guetteur. Il était assis dans un coin et il disait : “Ça sonne bien, ajoutons de la guitare.” On ne savait pas distinguer ce qui sonnait bien, mais Ian le pouvait en tendant simplement l’oreille. Ça facilitait l’écriture des chansons. Il y avait toujours quelqu’un pour écouter. Je ne saurais pas l’expliquer, on a simplement eu de la chance. Il n’y a ni rime ni raison à ça. On n’y a jamais vraiment réfléchi, c’est venu comme ça.

STEPHEN MORRIS : Il parlait peu de ses textes. Je crois qu’il a un peu parlé de certaines chansons à Bernard. Il n’avait rien à voir avec son personnage sur scène. Il lui fallait deux ou trois cannettes de liqueur de malt pour surmonter sa timidité. Alors il s’animait un peu. La première fois que je l’ai vu sur scène, je n’en croyais pas mes yeux. Il s’était métamorphosé en pantin frénétique.

DEBORAH CURTIS : Il avait beaucoup d’ambition. Il voulait écrire un roman, il voulait écrire des chansons. Il ne manquait jamais d’inspiration. Joy Division a cristallisé tout ça pour lui.

TONY WILSON : Je ne comprends toujours pas d’où est sorti Joy Division.

I

LES VILLES PARLENT



TONY WILSON : De la même manière que la psychogéographie et l'urbanisme se trouvaient au cœur de la pensée situationniste en France dans les années 1950, le délabrement urbain faisait partie intégrante de la vie de Joy Division : vous aviez ces garçons de Macclesfield et de Salford, et puis la ville elle-même – Manchester. La ville moderne, dont Manchester constitue l'archétype, est un thème récurrent dans toute cette histoire.

C. P. LEE : On disait autrefois : Londres fera demain ce que Manchester pense aujourd'hui et, au XIX<sup>e</sup> siècle, c'était un endroit incroyable sur le plan de l'innovation. C'est à Salford, qui ne faisait pas partie de Manchester mais lui était immédiatement voisine, qu'on a installé les premiers réverbères. On y a construit le premier tramway. Les logements sociaux, la première bibliothèque de prêt publique : toutes ces innovations fantastiques que l'on associe au XX<sup>e</sup> siècle ont vu le jour à Manchester au XIX<sup>e</sup>.

Mais tout ça n'est pas sans créer une certaine tension relative à la plèbe, aux classes ouvrières. Elles composent une masse. Certains décideurs de Manchester sont prêts à travailler à leurs côtés afin d'améliorer leur sort dans l'intérêt de la ville, mais d'autres les considèrent comme extrêmement dangereuses, ce qui provoque des tensions.

Prenez un quartier comme Angel Meadows, ainsi baptisé parce qu'on y enterrait les morts si peu profondément que, lorsqu'il pleuvait, leurs os sortaient de terre. Le genre de quartier où les policiers ne patrouillaient que par deux. Mon père, flic dans les années 1930, se rend un jour là-bas avec un collègue. Les gens traînent dehors à 3h du matin, et mon père demande : "Qu'est-ce qu'ils font là?" Et on lui répond : les gens restent dehors à se saouler aussi tard que possible, de sorte que, au moment de se coucher, ils trouvent le sommeil malgré les punaises de lit.

Ci-contre : Trafford Park, en 1970. Manchester Local Image Collection, Manchester City Council.

C'est une ville où règne l'innovation et qui doit sa richesse à Cottonopolis<sup>1</sup> et à des idées visionnaires. Des idées formidables comme le canal maritime. La mer est à Liverpool, à 50 kilomètres de là, mais il en faut davantage pour décourager Manchester. Elle s'est dit : "Am'nons la mer à la ville." On construit le canal maritime, il arrive jusqu'ici et c'est formidable.

Les docks de Salford sont bientôt surnommés la côte des Barbares. Ils fourmillent de lascars basanés, d'Italiens, de Méditerranéens et d'Espagnols. Ils se pavent avec leurs boucles d'oreille et leurs foulards, des types ont des singes sur l'épaule, c'est fantastique. Les docks attirent le monde à Manchester, qui devient un opulent mélange d'influences et de styles. En même temps, elle possède sa face cachée, celle des classes ouvrières qui, si j'ose dire, n'ont pas droit à leur part du gâteau.

À l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, un important mouvement politique voit le jour dans le nord-ouest de l'Angleterre. Ce sont les chartistes et les *free-traders*. Ils réclament simplement ce dont nous bénéficions aujourd'hui, soit le suffrage universel. Une immense manifestation est organisée dans le quartier de St Peter's Field en 1819. Devinez comment réagit le pouvoir quand le peuple réclame le vote ? Il envoie la cavalerie qui, épaulée par les *yeomen*<sup>2</sup>, commet un massacre parmi la foule. Au moins quinze personnes sont mortes et des centaines ont été blessées.

On a commémoré cet événement en érigeant le Free Trade Hall de Manchester au moyen d'une souscription publique. C'est devenu un épiscentre d'énergie psychogéographique. Les plus grands artistes et musiciens du XX<sup>e</sup> siècle s'y sont produits. On y tenait des débats politiques. Les syndicats y lançaient leurs appels à la grève. C'est là que Louis Armstrong a joué, que Bob Dylan s'est fait huer et siffler en 1966, que les Sex Pistols ont donné leur premier concert à Manchester en 1976, et que le dalā-lama a donné sa dernière bénédiction aux habitants de la ville en 1996.

Le Free Trade Hall est bâti sur un champ gorgé du sang des morts. C'est là que réside toute la singularité de Manchester : dans

cette extraordinaire dichotomie entre les nantis et les démunis, les riches et les pauvres, les intellectuels et les philistins. La tension et l'énergie qui en découlent ont fait de la ville l'endroit incontournable qu'elle est aujourd'hui.

TONY WILSON : Deux mots servaient à évoquer les villes du Nord de l'Angleterre, en particulier Manchester. Le premier était "bas-fonds" – j'entends toujours, pendant mon émission sur Granada, Laurence Olivier me dire dans l'oreillette : "Tu es une limace des bas-fonds", comme dans la pièce de Pinter. Les bas-fonds étaient des logements ouvriers insalubres. L'autre mot est "chômage". Voilà les deux mots – le mot en "B" et celui en "C", auxquels il faut ajouter "saleté". Il s'agissait d'une vieille ville crasseuse, on avait tendance à oublier qu'elle incarnait le centre historique du monde moderne, le point d'origine de la Révolution industrielle – mais aussi l'endroit où on avait inventé ces conditions. Je viens seulement de lire le roman *Mary Barton*, d'Elizabeth Gaskell, et pour faire simple, le communisme est né une fois que Marx et Engels ont constaté les conditions de vie abjectes qui régnaient dans la première ville industrielle.

Manchester s'est brillamment illustrée à ses propres dépens au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. La première ville industrielle s'est effondrée au lendemain de la guerre de Sécession, pour la plus grande fierté de ses habitants : nous avons soutenu le camp des adversaires de nos partenaires en affaires, les propriétaires de plantations. Chaque fois que Richmond tentait de faire reconnaître la Confédération, les ouvriers de Manchester déclenchaient une émeute, et Westminster devait s'opposer à l'indépendance du Sud. Voilà pourquoi nous avons une place Lincoln à Manchester.

Personne à Manchester ne connaît l'origine de cette place puisque la plaque est illisible, mais le président Lincoln a écrit une lettre aux ouvriers de Manchester qui disait, dans notre combat contre le mal, vous, les ouvriers de Manchester, avez largement contribué à notre victoire. À la différence près que vous l'avez fait contre vos propres intérêts. Nous estimions avoir davantage

1. Surnom donné à Manchester au XIX<sup>e</sup> siècle en raison du grand nombre de filatures que compte alors la ville et de leur rôle prépondérant dans l'industrie mondiale du coton. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

2. Milice dont les membres étaient recrutés parmi les notables (paysans propriétaires) et qui a servi au sein de l'armée britannique à certaines périodes de l'histoire.

en commun avec les esclaves noirs qu'avec les propriétaires de plantations, ce qui était sans doute la vérité.

Bref, on s'est retrouvés dans la merde, sans compter qu'à ce moment-là, l'expédition et le fret constituaient la principale activité économique. Il existe une étonnante statistique datant des années 1870 : importer une tonne de charbon de New York à Liverpool coûte six livres et quatre pence ; acheminer la même tonne de charbon de Liverpool à Manchester coûtait alors huit livres et six pence. En résumé, sans port, nous étions baisés et, dans le plus pur esprit local, une poignée de Mancuniens se sont réunis dans un hôtel un soir et ont dit : "Bon, construisons le port de Manchester." On a donc creusé un canal depuis la baie de Liverpool jusqu'à Manchester, mais comme toutes les nouvelles usines se trouvaient sur la Mersey du côté de Liverpool, il n'y avait aucune raison d'emprunter ce canal maritime et ça n'a pas marché. Mais quelqu'un a fini par dire : "Pourquoi ne construirait-on pas un site dédié aux usines modernes ?" Alors on a bâti Trafford Park, premier parc industriel au monde, et le canal maritime a pu remplir sa fonction. La boutique de mes parents à Salford se trouvait donc à moins d'un kilomètre de l'entrée du port de Manchester.

BERNARD SUMNER : De façon plus ou moins consciente, la laideur environnante te donnait une grande soif de beauté. J'ai pas dû voir un arbre avant l'âge de neuf ans. Je vivais au milieu des usines et tout était moche, absolument tout. Tu en éprouvais un ardent désir de beauté, car grandir entouré de ce paysage inhospitalier te maintenait dans un état de semi-privation sensorielle. Quand, ensuite, tu entendais ou contempais quelque chose de beau, tu songeais : "Ooh, voilà une nouvelle expérience", et tu savais l'apprécier.

Je me revois explorer la lande au volant de mon scooter et rester ébahi devant ces espaces ouverts. Je séchais l'école, je parcourais la lande recouverte de neige au beau milieu de l'hiver et je me sentais libre. Je montais au sommet d'une colline et, une fois là-haut, je me disais : "Quelle vue magnifique." Cette sensation ne m'a jamais quitté.

Les collines étaient une échappatoire, une manière de fuir l'horrible paysage industriel de Salford et de la plus grande partie de Manchester. La lande contrastait vivement avec la crasse industrielle qui nous entourait dans les années 1960. Je me souviens qu'un jour, en rentrant de l'école, quelqu'un m'a dit que Salford était considérée comme le plus grand taudis d'Europe, et je n'arrivais pas à le croire, parce que c'était là que j'habitais. J'ai lu que vivre à Salford revenait à fumer soixante-dix cigarettes par jour.

TONY WILSON : Salford et Manchester sont pratiquement la même ville. En hélicoptère, il faudrait les survoler à très basse altitude pour distinguer la rivière Irwell, ligne de démarcation entre ces

Quartiers pauvres de Salford en 1970.



Salford en 1971.



deux villes illustres. Et pourtant, une vraie rivalité les opposait. De manière caractéristique, si des gens en Amérique demandaient à des gens comme moi : “Comme ça, vous venez de Manchester ?” On répondait : “Non. Je viens de Salford.” “C’est pareil.” “Non, pas du tout.” Salford possédait ses propres motifs de fierté ; la ville avait été fondée huit cents ans avant Manchester. Elle incarnait le pendant ouvrier du centre urbain de Manchester.

L’une des choses curieuses dans tout ce processus de régénération du Grand Manchester, comme on l’appelle aujourd’hui, c’est qu’au milieu des années 1980, des gens comme moi se sont soudain mis à dire : “Je viens de Manchester.” Le mot “Manchester” est alors devenu synonyme du projet consistant à rebâtir cette cité considérablement délabrée, sale et sordide.

BERNARD SUMNER : J’ai grandi à Salford, dans un quartier appelé Lower Broughton, au numéro 11 d’Alfred Street, avec ma mère et mes grands-parents. Je n’avais pas à me plaindre. Je suis censé dire :

“Mon Dieu, c’était horrible, un endroit sinistre, épouvantable. Des usines partout.” Il y avait une usine de produits chimiques à un bout de notre rue et une famille de petites frappes locales à l’autre bout, mais ça mettait du piment dans la vie.

Le quartier abondait en personnages cocasses, et je me rappelle que les nombreux pubs situés sur les berges de la rivière Irwell étaient envahis de moucherons l’été. Mais on pouvait se déplacer à pied. J’habitais à cinq minutes de marche de mon école primaire, ce qui ne m’empêchait pas d’arriver en retard tous les jours. Je me faisais sermonner par les enseignants : “Tu ne vis qu’à cinq minutes d’ici, comment tu fais ?”

On se marrait bien, en réalité. Ça pouvait dégénérer. Un jour, une bande de types m’a pourchassé avec des épieux et m’a flanqué une sacrée frousse. J’ai été poursuivi par des individus brandissant des sabres, j’ai vu des femmes se battre en pleine rue, des gens se faire tabasser à coups de barre de fer, mais je me réinstallerais là-bas sans hésiter. Mieux vaut ça que des flingues. C’était dur – je vais sortir un cliché, je sais –, mais il régnait un esprit de communauté incroyable.

Je suppose qu’au cours des années 1960, quelqu’un au conseil municipal a déclaré l’usine de produits chimiques, ma rue et cette partie de la ville insalubres. Quelque chose devait changer, et mon quartier en a fait les frais. Puis ma mère s’est mariée quand j’avais 11 ans. On a donc quitté la maison de mes grands-parents pour s’installer juste de l’autre côté de la rivière Irwell, dans un quartier baptisé Greengate.

Nous vivions dans une tour, ce que j’ai d’abord trouvé génial. Je me disais : “C’est comme de déménager à New York : on a le chauffage central, une baignoire et un placard avec chaudière où pouvoir faire sécher nos serviettes.” Ou encore : “C’est le grand luxe, on se croirait à Buckingham Palace.” J’aimais les tours. J’aimais la façon dont on rénoverait Manchester. À mes yeux, ils s’inspiraient du modèle de New York, ce qui la rendait palpitante et futuriste.

Je me suis assis dans le placard et j’ai mis le chauffage au maximum pour simuler un sauna. J’ai pensé : “Super, un sauna,